

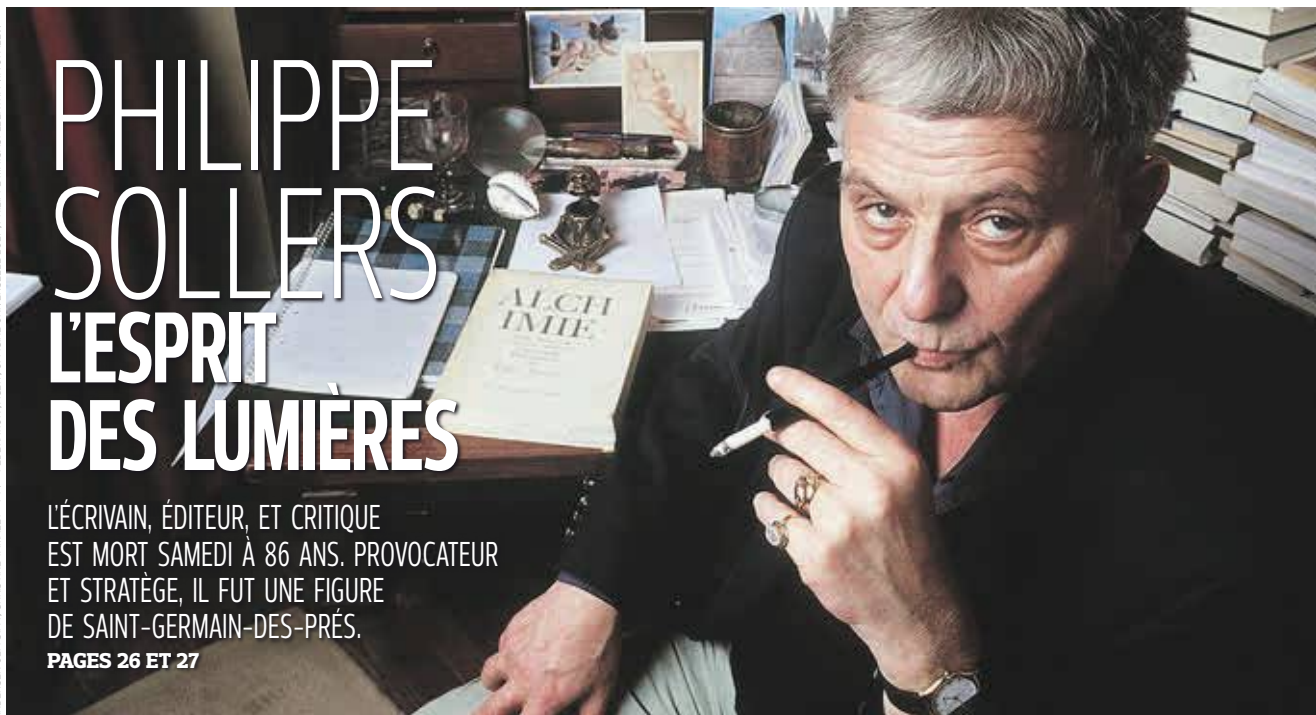
# LE FIGARO et vous

## PHILIPPE SOLLERS L'ESPRIT DES LUMIÈRES

L'ÉCRIVAIN, ÉDITEUR, ET CRITIQUE  
EST MORT SAMEDI À 86 ANS. PROVOCATEUR  
ET STRATÈGE, IL FUT UNE FIGURE  
DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

PAGES 26 ET 27

ANDERSEN ULF/SIPA; CHRISTINE TAMALET - FTV - FEDERATION ACER; OFFICINE UNIVERSELLE BUIU; PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA VIA OPALEW



# PHILIPPE SOLLERS L'HOMME AUX MILLE MASQUES

**DISPARITION** L'ÉCRIVAIN S'EST ÉTEINT SAMEDI À L'ÂGE DE 86 ANS. RÉVÉLÉ PAR MAURIAC, C'ÉTAIT UN TOUCHE-À-TOUT TALENTUEUX, CULTIVÉ, PROLIXE ET VOLONTIERS PROVOCATEUR. ÉDITEUR, CRITIQUE, IL A PUBLIÉ PLUS DE SOIXANTE-DIX OUVRAGES DONT LES ROMANS «FEMMES» ET «PORTRAIT DU JOUEUR».

PAR ÉTIENNE DE MONTETY ET ASTRID ÉLIARD

**D**errière son inaltérable sourire narquois, son fume-cigarette et ses fameuses bagues – il portait l'une en souvenir de sa mère, l'autre était «casanoviste» – se cachait un Philippe Sollers aux mille masques, dont le plus durable fut celui de la contradiction.

Jeune, il était déjà «vieux», admirateur de Mauriac, qui publia son premier texte avant sa majorité. Vieux, n'était-il pas encore «jeune», à vouloir demeurer le trublion des lettres en dépit de ses cheveux blancs ? Tout le monde connaissait Sollers sans forcément l'avoir lu, tant il avait été présent sur la scène publique. Il n'aimait rien tant que parler de lui devant un micro, une caméra, tout en se plaignant qu'on s'intéressât davantage à son personnage médiatique et social qu'à son œuvre. Celle qu'il laisse derrière lui est celle d'un demi-siècle d'écriture, aussi riche et protéiforme que l'histoire des quarante dernières années. Elle compte plusieurs dizaines d'ouvrages.

Philippe Joyaux est né le 28 novembre 1936 à Talence, aux environs de Bordeaux. Sa famille dirige une entreprise de matériel de cuisine. «*Le préjugé veut sans cesse trouver un homme derrière un auteur ; dans mon cas, il faudrait s'habituer au contraire*», disait Sollers pour éviter de s'épancher sur son enfance, restée relativement méconnue. Il grandit dans une famille de la bourgeoisie bordelaise (comme Jacques Rivière ou Jean de La Ville de Mirmont). Il voit beaucoup de médecins – le grand fumeur que nous avons toujours connu fut d'abord un grand asthmatique. La puberté le sort de cet état de santé fragile, que la guerre d'Algérie et l'appel sous les drapeaux lui feront regretter. En 1962, crouissant dans un hôpital militaire de Belfort, Philippe Sollers fait une grève de la faim pour échapper à sa mobilisation. André Malraux, alerté, libère l'écrivain au dossier médical sans faille et le fait réformer pour «*terrains schizoïde aigu*».

À 19 ans, alors qu'il n'a encore rien écrit, Philippe Joyaux rencontre François Mauriac à Malagar et lui propose de faire son portrait pour un journal local. Quelques mois plus tard, quand il publie son premier texte, *Le Défi*, le vieil écrivain, emballé, salue son compatriote. «*L'auteur du Défi s'appelle Philippe Sollers. J'aurait été le premier à écrire ce nom.*»

**“Il ne croit pas aux recettes et s'il a tout lu de ce qui compte parmi les aînés immédiats, on ne saurait être moins docile à la mode. À l'avant-garde, oui, mais pas à tout prix.”**

FRANÇOIS MAURIAC À PROPOS DE PHILIPPE SOLLERS, DANS LE «FIGARO» EN 1957

Philippe Joyaux s'empresse de publier un premier roman, *Une curieuse solitude*. Il a 22 ans. Sa courte majorité ne lui aurait pas permis de signer un livre sur l'éducation sexuelle d'un garçon de 15 ans. Il prend donc un pseudo, tiré du dictionnaire latin, «Sollers», dont il a donné des définitions diverses : «*tout en art*» ou bien «*rusé*», «*habile*», «*saga-ce*». Avec ce livre, Philippe Sollers devient l'enfant chéri des lettres françaises, adoubé par le catholique Mauriac comme par le communiste Aragon. Entre ces trois-là, la filiation littéraire avec Barrès. Mauriac ne lui a-t-il pas confié : «*Vous êtes de la famille sans le savoir.*»

Le même écrit dans un *Bloc-notes* de décembre 1957 : «*Philippe offre ce caractère singulier chez un débutant des lettres de ne pas y songer comme à une carrière. Francis Ponge est un de ses grands hommes. Philippe n'est pas pressé d'écrire dans les journaux, ni de s'agiter à la surface. L'œuvre s'impose seule à lui. Il ne croit pas aux recettes et s'il a tout lu de ce qui compte parmi les aînés immédiats, on ne saurait être moins docile à la mode. À l'avant-garde, oui, mais pas à tout prix.*»

Pourtant, à peine né, l'écrivain Sollers est déjà marqué par l'ambivalence.



Mauriac a beau dire, sitôt paru ce premier roman d'inspiration classique, son auteur vire très vite de bord.

Sollers fonde au Seuil *Tel Quel* avec Jean-Edern Hallier. Cette revue qui, selon lui, a préparé le mouvement de 68, se passionne pour les structuralistes, Lacan, Barthes, Foucault, Althusser. Mais ambitionne aussi de réévaluer les œuvres extrêmes et marginales de Sade, Bataille, Lautréamont, Artaud, Joyce, Céline, etc.

Le féroce Jean-Paul Aron fera dans *Les Modernes* (1984) le récit imputoyable de cette évolution : «*Six mois plus tard il fonce à la conquête de l'espace culturel parisien, reniant son passé par une perception aiguë des circonstances, cynique, n'ayant foi qu'en son intérêt, insensible aux valeurs, dispensé de sentiments et coiffé de modes, toujours prêt à la remerciement pour d'autres en sacrifiant sans pitié les niais qui lui font cortège.*»

L'écrivain choisit l'expérimentation. Il se rapproche du Nouveau Roman,

d'Alain Robbe-Grillet et publie une demi-douzaine de romans qui sont pour le lecteur des casse-tête hermétiques, surtout quand ils sont dénués de ponctuation. *Drame*, *Nombres*, *Lois*, *Logiques*, *Il...* Ils déroutent le public mais ravissent Saint-Germain-des-Près. En 1961, l'écrivain se voit décerner le prix Médicis pour *Le Parc*.

Il devient le compagnon de route de toutes les vogues intellectuelles et littéraires de son temps. Nouveau Roman, structuralisme, communisme, Sollers est un ludion brillant et insaisissable. Outre le PCF avec lequel il flirte un court moment, il s'entiche dans les années 1970 de la Chine et de Mao, en qui il croit trouver un guide spirituel. En 1974, il emmène son épouse, la psychanalyste Julia Kristeva, et Roland Barthes en Chine. De retour en France, il témoigne de «*la vraie révolution antibourgeoise*», alors que Kristeva écrit dans *Des femmes* : «*Mao a libéré les femmes.*» Leur égarement, largement explicable par une



Philippe Sollers dans la cité des doges, à l'occasion de la parution de son *Dictionnaire amoureux de Venise*, en 2004. BENOÎT GYSEMBERGH/PARISMATCH/SCOOP

méconnaissance profonde du pays, leur vaut les foudres du grand sinologue Simon Leys qui tonne : «*Le danger aujourd'hui est moins de désespérer Billancourt que de désespérer Tel Quel ; et cette dernière éventualité est peut-être moins effrayante qu'il n'y paraît à première vue, car après tout quand cette brave phalange se sera déprisée de son Mao – toujours plus à l'Est – il lui restera encore Kim Il Sung.*»

Sollers aura l'honnêteté plus tard de reconnaître son aveuglement et surtout de se plier à l'autorité de Leys sur ce sujet : «*Disons le simplement : Leys avait raison, il continue d'avoir raison, c'est un analyste et un écrivain de premier ordre, ses livres et articles sont une montagne de vérités précises.*»

Dans les années 1980, Philippe le maoïste se fera papiste : l'élection de Jean-Paul II, la dimension prophétique du robuste polonais face à l'Empire soviétique l'intrigue et le fascine. Le monde change, Sollers aussi. En 1982, il quitte le Seuil, où il dirigeait depuis vingt-deux ans *Tel Quel* pour la respectable maison Gallimard, où il fonde la revue *L'Infini*. Il publie *Femmes*, un de ses meilleurs romans, rempli de portraits des figures intellectuelles qu'il a connues, admirées, aimées. Il se voit offrir un bureau rue Sébastien-Bottin et une place au comité de lecture.

Il est désormais éditeur et publie ses thuriféraires, Marcelin Pleynet, Jean Ricardou, mais, électricité toujours, des auteurs comme Frédéric Berthet (*Daimler s'en va*), Nabe, Duteurtre, Marc Pautrel, Alexandre Duval-Stalla. Le prix Goncourt 2000 décerné à *Ingrid Caven* de Jean-Jacques Schuhl sort de son écurie.

Cette arrivée chez Gallimard et ce retour au roman comme toute classique sont pris par certains pour un virage calculé dans un plan de carrière bien huilé. Sollers n'est-il pas un as du complot, un séducteur, un joueur ? Dans *Femmes*, il met en scène les exploits sexuels d'un don Juan catholique, adorateur de la Bible et de Jean-Paul II. Avec *Portrait du joueur*, *La Fête à Venise*, Sollers, sans rien changer de sa coupe de cheveux, prend le visage du provocateur cancanier. Il truffe ses romans d'autoportraits truqués et de fausses confidences qui ne laissent pas de réjouir ou d'irriter. Qu'il écrive sur Vivant Denon, Sade, Casanova – va – se libérin à toujours accordé sa préférence au XVIII<sup>e</sup> siècle –, Philippe Sollers met un point d'honneur à déconcerter, faire le grand écart, affirmer tout et son contraire, parfois sur un ton péremptoire.

C'est surtout un lecteur inlassable, passionné, un critique qui procède par tâtonnements, fulgurances, intuitions. Cette profession séduisante, dont on trouvera des échos dans ses études critiques de *La Guerre du goût*, séduit les uns et agace les autres. L'exigeant Jean-Paul Aron, toujours lui, ne voudra pas être dupe : «*Acharné à l'étude, il débouche sur n'importe quoi. Il y a de l'autodidacte chez ce zélé comme en maints petits clercs qui, faute d'imposer des bornes à leur appétit de savoir, sont acculés à s'instruire eux-mêmes s'embrouillant dans les références.*»

Sollers apparaît ainsi : l'œil mi-clos, la bouche gourmande, tirant sur son fume-cigarette comme pour y chercher l'inspiration, feignant de plaindre notre société qui se vautre dans l'inculture et l'inanité, mais ne boudant jamais son plaisir quand il paraît sur un plateau de télévision pour jouer un de ses numéros, inattendu, plein de charme et de paradoxes.

Toute sa vie, Philippe Sollers a voulu rester un inclassable, un indompté, doué d'un indéfinissable brio. La publication de sa correspondance avec Dominique Rolin (son grand amour caché) a montré une autre facette de lui, plus émouvante : le jeune homme doué et ambitieux était un amoureux sincère et un fou de littérature. Cachant sa vérité et ses souffrances intimes, il était né pour un autre siècle. Moins exposé, moins sollicité par le monde et ses chimères, il eût été plus profond, s'épargnant d'être contraint à se faire le paragon des modes intellectuelles et le commentateur de l'actualité fugitive, lui qui semblait ne se plaindre qu'en compagnie de Joyce, Lautréamont et Mozart. ■

## CHRONO

**1936** Naissance à Talence.

**1958** Publie son premier roman, «*Une curieuse solitude*», salué par Mauriac et Aragon.

**1960** Lance avec Jean-Edern Hallier la revue «*Tel Quel*», qui durera jusqu'en 1982.

**1961** Obtient le prix Médicis pour son roman «*Le Parc*».

**1967** Épouse la psychanalyste Julia Kristeva.

**1983** Lance la revue «*L'Infini*».

**1983** Publie «*Femmes*».

**1988** Publie dans «*L'Infini*» «*Daimler s'en va*», de l'écrivain Frédéric Berthet.

**2000** Publie dans «*L'Infini*» «*Ingrid Caven*», de Jean-Jacques Schuhl, qui obtient le prix Goncourt.

**2019** Publie «*Une conversation infinie*» avec Josyane Savigneau.

**2021** Publie «*Agent secret*» dans la collection «*Traits et portraits*» du Mercure de France.

# UN ÉTERNEL PASSIONNÉ DE LITTÉRATURE D'UNE INALTÉRABLE GAIETÉ

ANTHONY PALOU [apalou@lefigaro.fr](mailto:apalou@lefigaro.fr)

Bien une chose qu'on ne saurait lui reprocher : Sollers n'a jamais adhéré au parti de la mort. Il était du parti de la vie, solidement doué pour elle. Ceux qui l'ont connu se souviendront de son inaltérable gaieté, de son impuisable goût d'être ; bref, de sa joie. Sans doute doit-il s'amuser - de là où il nous contemple - de ce que l'on pourrait encore écrire sur lui tant il est vrai que pendant plus de soixante ans, il en a suscité des commentaires, des haines et des admirations, des ressentiments et des acclamations.

Il n'y a pas plus intelligent que Sollers. Intelligent, original et audacieux. Classique et avant-gardiste dans son genre. S'il nous fallait le comparer, mais ce genre d'exercice est toujours stupide, nous penserions immédiatement à Diderot. D'abord, pour son extrême et inlassable curiosité ; ensuite pour sa culture encyclopédique ; enfin pour son côté désordonné. Désordonné dans le sens où son œuvre, pour qui la contemple de loin, peut paraître un champ de bataille. Et, d'une certaine façon, elle l'était. Dans le sens militaire du terme.

La guerre, Sollers, cet éternel démo-bilisé, l'avait menée sur tous les fronts, passant en revue son époque troublée. Depuis son adolescence, il s'intéressa passionnément à la littérature, il était tout entier dans les mots et il voyait non sans une certaine ironie désenchantée le monde comme il ne va pas. Ce qui l'irritait et qui devait orienter toute son esthétique, c'était la bêtise. Toujours combatif, d'une folle érudition, sa guerre était celle du goût. Il faudra relire sans relâche son travail critique a plus d'un point admirable. Ce sont des Salons. Comme Diderot, Sollers se promenait avec enthousiasme dans les arts. Il donne à lire, à voir, à écouter. Avec lui, tout est viv. Il n'ennuie jamais, telle est son élégance ; avec lui, c'est l'émerveillement perpétuel. Il suffisait de le rencontrer, toujours chaleureux, amusant et amusé devant la délicuescence ambiante et son J&B sans glace, agitant son fume-cigarette, lors de ces six o'clock à La Closerie des Lilas en compagnie de Josyane Savigneau, son oreille attentive.

## Dupe de rien, il connaissait par cœur la dramaturgie du monde hérissé d'angoisses

L'auteur de ces lignes s'en tiendra à ses souvenirs picotant d'électricité. Les choses avaient tendance à s'organiser autour de lui, tout devenait motifs et l'on avait l'impression que le monde littéraire ou ce qu'il en restait s'était donné rendez-vous ici, autour de sa vénérable personne.

Dupe de rien, il connaissait par cœur la dramaturgie du monde hérissé d'angoisses. Son esprit était comme zébré de citations. Ainsi, nous pouvions allégrement passer en un seul mouvement de Dante à Mallarmé, de Joyce à Hemingway, de Venise à l'île de Ré - éternels lieux d'exil -, de Mozart à Josquin des Prés. Nous avions l'impression d'être en compagnie d'un clandestin, d'un pur espion et lorsqu'on le lui faisait remarquer, il ne masquait pas son ravissement.

Il aimait bien ce côté « espion », ce côté « agent secret », titre d'une de ses autobiographies. Toujours dans la ruse, qu'on le veuille ou non, à l'égard des représentations sociales. Sollers, pendant plus d'un demi-siècle, a écrit le plaisir, ce qui n'était pas toujours très bien vu.

Il avait une sainte horreur du glauque, de la culpabilité, de la simulation, du faux, de la misère sexuelle et pensait vraiment que le malheur est un vi-



Philippe Sollers face à Bernard Pivot, sur le plateau de l'émission « Apostrophes », le 16 juin 1989. CAPTURE YOUTUBE INA

lain défaut. Il y a quelques jours, il demanda à Josyane Savigneau une ultime faveur : qu'elle lui lise, au téléphone, un entretien inédit de Céline paru dans *Le Figaro Littéraire* qu'il punctua de ses

commentaires. Il avait de l'admiration pour l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*, ce raffiné que l'on peut vomir mais qui n'a jamais menti.

Sollers pouvait mourir tranquille, ce

beau vers de Mallarmé envolé dans les volutes de ses Camel : « *Un peu profond ruisseau calomnié la mort...* » Naitre, vivre, passer et mourir, n'est pas tout simplement changer de forme ? Alors,

Sollers au paradis ? Mais oui, mais oui. Et il n'a pas fini de nous faire signe. Ses os qui reposent désormais dans la terre iodée de l'île de Ré continuent de penser. ■

## BIBLIOGRAPHIE

### Le Défi (1957)

Premier texte paru dans la revue *Écrire*, de Jean Cayrol.



### Une curieuse solitude (1958)

Premier roman salué à la fois par Mauriac et par Aragon.

### Le Parc (1961)

Il délaisse la forme classique de son premier roman et obtient le prix Médicis.

### Drame (1965)

Poursuivant sa recherche stylistique et influencé par la culture chinoise, il publie ce roman construit en 64 sections, comme l'échiquier du yi jing.

### Nombres (1968)

Même procédé mais cette fois avec un texte découpé en 25 cycles successifs de quatre séquences.

### Lois (1972)

Roman influencé par la lecture et la traduction d'extraits de *Finnegans Wake*, de James Joyce.

### H (1973)

Roman sans aucune ponctuation.



### Paradis (1981)

Commencé en 1974, ce roman, paru en feuilleton dans *Tel Quel*, est la première œuvre majeure de Sollers. Il sera suivi en 1986 de *Paradis II*.



### Femmes (1983)

L'un de ses plus célèbres romans, inspiré par la lecture des grands auteurs américains. Il y évoque la question du féminisme, du pouvoir et de la sexualité : « *Le monde appartient aux femmes. C'est-à-dire à la mort. Là-dessus, tout le monde ment.* »

### La Fête à Venise (1991)

Le Sollers érudit s'affiche dans ce livre de réflexions sur la peinture autour des figures de Watteau, Monet, Cézanne, Warhol.

### Agent secret (2021)

Un ouvrage autobiographique paru dans la jolie collection « Traits et portraits » du Mercure de France.